

par des inférieurs habitués aux services, et reçoivent la direction de supérieurs expérimentés, puis, il y a une routine générale, un ensemble de précédents qui laisse peu de place aux erreurs et souvent même à l'initiative personnelle. Or, le représentant d'un nouveau pouvoir est privé de cette direction, et trouve dans ses inférieurs plus souvent un obstacle qu'un appui; enfin, il doit, sous peine de nier le caractère même du changement qui vient de s'accomplir, rompre avec cette routine si commode et entreprendre contre des habitudes vicieuses, ou des abus invétérés, une lutte que les plus habiles et les plus versés dans les moindres détails pratiques, envisagent d'ordinaire avec terreur, et n'osent entreprendre qu'après avoir préparé l'opinion publique, longuement mûri leurs décisions, et reconnu le zèle et l'aptitude de leurs agents.

Il est donc inévitable qu'une modification brusque et simultanée dans les personnes et dans les choses, revête, pendant une certaine période, toutes les apparences du désordre, et ne puisse s'accomplir sans donner lieu à de graves erreurs et à de nombreux mécomptes.

Telle est la première cause de l'inquiétude que les nations les plus imbues de l'esprit de mouvement témoignent en voyant les progrès qu'elles désirent le plus ardemment réalisés par des hommes nouveaux, et, c'est surtout alors qu'elles attendent de plus grands changements dans les institutions, qu'elles voudraient en voir de moindres dans les personnes. Aussi dès qu'une révolution est accomplie, elles ont hâte de rappeler aux affaires des hommes éprouvés par une longue habitude, et c'est un grand malheur quand ces hommes, méconnais-

sant leur mission, entreprennent de résister au mouvement au lieu de le guider.

IX.

D'autre part, les conditions de la lutte que les révolutionnaires soutiennent contre les institutions sociales et politiques, exigent de ces hommes une résolution tenace et des dévouements qui ne sont possibles qu'à des caractères tout spéciaux. Les défenseurs des formes établies résistent avec un véritable acharnement, et la fortune, la liberté, la vie, l'honneur de ceux qui les combattent, sont incessamment menacés. Ils doivent ainsi faire le sacrifice de tous les biens que les hommes recherchent dans l'état de société. Cet abandon volontaire suppose en eux des passions et des espérances essentiellement différentes de celles des autres hommes, et dans cette lutte sans merci ni repos, ils ne peuvent être soutenus que par un puissant amour de l'idéal ou par une énergie de volonté toute particulière.

C'est ainsi qu'ils se divisent en deux catégories : les uns, plus entraînés vers l'avenir, les autres, plus ennemis du passé; les enthousiastes et les révoltés, en d'autres termes, les utopistes et les hommes d'action. Quelques-uns, en petit nombre, unissent ce double caractère, ils sont l'expression même de la révolution, et brillent en elle d'un légitime éclat. Plus généralement, il ne saurait en être ainsi. Or, il est inutile de montrer comment ces habitudes exclusives de l'esprit l'entraînent à tenir peu de compte des institutions ou des hommes.

Ces catégories fournissent naturellement des apôtres

et des soldats. C'est tout ce qu'il faut à la révolution. On en tirerait plus difficilement des préfets et des chefs de bureau. Or, c'est là ce que réclame une administration.

Je ne m'étendrai pas sur les conséquences qui résultent de cette analyse, elles sont nombreuses et faciles à saisir ; je dirai seulement qu'on ne saurait en faire un reproche à ces hommes ; leur mission étant donnée, ils ne sont que ce qu'ils doivent être pour l'accomplir. Rien de plus, rien de moins.

X.

Enfin les scissionnaires dans la société sont de deux sortes : ceux qui sont plus mauvais qu'elle et qu'elle a le devoir de rendre meilleurs, ceux qui la conçoivent plus parfaite et tentent de l'améliorer à leur tour. Ceux-ci seuls sont légitimement révolutionnaires. Mais il est impossible qu'il ne se mêle pas dans leurs rangs un certain nombre de scissionnaires de la première espèce. C'est d'ailleurs une tactique de tous les gouvernements de les compromettre avec cette sorte de gens. Ils manquent presque toujours de moyens pour reconnaître ces intrus, et la police, loin de les éclairer à ce sujet, emploie tous ses efforts à les tromper. C'est, pour le dire en passant, une des plus grandes fautes des gouvernements que d'avoir confondu la police et la répression criminelles avec la police et la répression politiques. Ils unissent ainsi dans une lutte commune deux classes d'hommes qui, par leurs habitudes et leurs idées, seraient toujours séparés par un monde, la société tout entière, et rendent les révolutions plus faciles et plus

fréquentes en les rendant plus dangereuses et moins fécondes.

Quoi qu'il en soit, et malgré tous leurs soins à cet égard, les révolutionnaires traînent souvent à leur suite une arrière-garde fort compromettante. Après un triomphe, leur première préoccupation ne peut être que de s'assurer de la moralité de ceux qui les ont suivis, et la conscience même qu'ils mettent dans ce travail, est pour eux un grave embarras, et, dans l'esprit de la plupart des hommes qui jugent avec légèreté, la cause d'un véritable discrédit.

Toute déclamation à ce sujet serait d'ailleurs puérile. Bien loin qu'une société trouve sa justification dans un tel fait, attaquée par le sommet et par la base, par ceux qui planent au-dessus ou qui rampent au-dessous d'elle, incapable de s'élever jusqu'aux uns, incapable de moraliser les autres, quand elle succombe, elle est deux fois justement condamnée, et par ce qu'elle ne sait pas et par ce qu'elle ne peut pas.

Je reviendrai sur cette assertion qui peut sembler paradoxale, en parlant de la loi du 31 mai sur le droit de suffrage. Qu'il me suffise ici de rappeler qu'autrefois Rome, qui ne sut faire du bagaude un citoyen, ni du citoyen un chrétien, vaincue dans une double lutte et par la pensée du Christ et par l'épée du bagaude, au milieu de douleurs et de convulsions sans nombre, dans une lente agonie, vit dépérir ses institutions et crouler son empire. D'autres empires plus jeunes, un monde meilleur, ont remplacé celui qu'elle a voulu défendre.

Qui donc parmi nous oserait dire qu'elle n'a point mérité son sort ?

XI.

Dans la société, telle qu'elle est ordonnée de nos jours, on conçoit néanmoins les graves inconvénients que présente aux yeux du grand nombre, le gouvernement des hommes de la révolution, et ce n'est que lorsque le progrès est sérieusement menacé dans son développement, que le pays accepte ces irrégularités plutôt que d'abandonner les idées dans lesquelles il a désormais placé son espoir.

Les révolutionnaires se sont bientôt aperçus de cette disposition des esprits, il en est résulté chez eux une tendance assez bizarre et qui trouve cependant son explication dans une des plus secrètes et des plus charmantes inconséquences du cœur. Certains qu'ils ne sont jamais plus près d'être acceptés que lorsque le progrès humain semble arrêté, il est en eux une espérance d'être utiles, qui se transforme en un vague désir de voir l'œuvre à laquelle ils ont dévoué leur vie, entourée d'ennemis et d'embûches.

Semblables à ces amants qui croient n'avoir jamais assez montré ni mérité d'amour, et qui voudraient voir la bien-aimée dans quelque grand danger afin de lui prouver tout leur dévouement, succomber avec elle, ou se faire aimer et la sauver, ils ne sont pas fâchés de voir la révolution dans de tels périls qu'elle ait besoin de leurs sacrifices et de leurs courages. Mais le pays, dont les affections sont plus sages et plus désintéressées, se soucie médiocrement de cette chevaleresque passion d'emprises dont il apprécie plutôt les douleurs et les inquiétudes que les joies et la gloire. Il aime plus la ré-

volution comme sa fille, et moins comme son amante, et consentirait volontiers à trouver dans ses défenseurs plus de prudence, quand à ce prix il devrait en eux rencontrer moins d'amour. Aussi dès qu'il pense que le progrès peut se passer d'un tel appui, ne tarde-t-il pas à le soustraire aux inconvénients d'une protection compromettante à force de dévouement et d'un zèle sans doute exagéré.

XII.

On doit maintenant concevoir combien le résultat des élections était loin de prouver que la France eût renié l'idée progressive pour laquelle elle avait depuis soixante ans combattu. Non! l'esprit d'une grande nation ne subit pas en un jour ces transformations rapides. Le peuple de 1849 ne donnait point de démenti au peuple de 1848. Pour croire à de telles variations, il faut supposer bien de la puissance, soit à la peur, soit au caprice, et ceux qui ne craignent pas de les proclamer et de baser leurs actes sur de telles interprétations, jugent avec une grande légèreté, s'ils ne sont pas pénétrés d'un mépris bien triste et bien profond pour leur patrie.

Oui! les peuples, suivant les temps et les circonstances, changent rapidement leurs gouvernants, parce que ces gouvernants sont leurs serviteurs.

Non! les peuples ne changent point d'idées en un jour, parce que ces idées sont leur âme.

Bientôt, d'ailleurs, le résultat des élections partielles vint montrer à la réaction combien elle s'écartait du sentiment de la majorité des citoyens, toute fausse interprétation devenait dès lors inutile, et l'esprit de ré-

sistance, dévoilant toute son hypocrisie, n'hésita point à briser, par la loi du 31 mai, le tribunal dont naguère il invoquait l'arrêt.

XIII.

Toute erreur sur le sens du verdict électoral était d'ailleurs d'autant plus étrange que la réaction s'exposait ainsi à commettre une faute analogue à celle qu'elle avait le plus habilement exploitée dans la lutte électorale contre les républicains.

Quelques-uns de ces derniers avaient semblé donner une valeur à l'étrange distinction entre les hommes de la veille et ceux du lendemain. C'était certes là la plus niaise et la plus ridicule prétention qu'un parti pût jamais afficher ; le sentiment public en avait été profondément froissé. Un gouvernement est quelque chose d'essentiellement commun, ai-je déjà dit. Nulle force, nulle utilité ne peuvent en être raisonnablement écartées. Bien loin de s'enfermer dans un cercle restreint, il doit avoir pour but d'unir toutes les aptitudes, de les diriger dans une voie semblable vers le but le plus utile à la communauté ; bien loin qu'il puisse repousser qui que ce soit, son plus grand désir doit être d'absorber toutes les divergences. Sa mission enfin est de concilier et non de diviser. On conçoit à la rigueur qu'il frappe quiconque l'abandonne, on ne saurait concevoir, au contraire, qu'il éloigne ceux qui viennent à lui. Ces vérités sont tellement élémentaires, qu'il n'y avait rien de sérieux à craindre dans cette distinction puérile, et qui ne pouvait durer que quelques mois. Il est dans la nature des choses qu'elle se produise toujours dans les premiers

moments d'une révolution ; les royalistes en 1815, les libéraux en 1830, les réactionnaires après les élections de mai en ont donné de bien autres exemples. Il est d'autant plus extraordinaire que ces derniers soient tombés dans de telles maladresses qu'ils en avaient tiré tout récemment un grand parti contre les hommes de mouvement. Ils avaient montré la direction des affaires appartenant à quelques associations de camaraderie exclusive, la France, devenue le patrimoine d'une coterie, et traitée comme un pays conquis.

Quelle exagération qu'il y eût dans de pareils tableaux, la nation résolut de montrer qu'elle n'appartenait jamais qu'à elle-même. Cet esprit d'indépendance et de fierté, qui rompait avec toute tutelle, quoiqu'il agit actuellement contre eux, remplit de joie le cœur de tous les véritables révolutionnaires. La réaction venait ainsi d'éveiller le juste sentiment de la souveraineté nationale ; elle ne s'en est point rendu compte, mais tôt ou tard elle s'en apercevra. Quel que fût d'ailleurs l'excès d'une si légitime susceptibilité, le motif en est trop honorable pour que nous voulions y chercher quelque chose à blâmer.

Ainsi, la France s'irritait à la seule apparence qu'elle pût se laisser imposer quelques hommes, se laisserait-elle imposer quelques idées ? A la question ainsi posée, certes, la réponse était facile.

Jamais, peut-être, il ne fallut moins d'intelligence pour comprendre une situation.

Eh bien ! des hommes intelligents, habiles, venaient de voir le danger de cette première tentative, bien légère, bien timide, bien inoffensive cependant. On allait en

juger ! Eux-mêmes venaient de contribuer à toutes les conséquences d'une telle faute ; ils n'en ignoraient aucune !

Qu'allaient-ils faire ? Ils allaient tenter la seconde !

Et, pendant ce temps, que faisaient leurs adversaires ?

Ils descendaient dignement du pouvoir, ils quittaient leurs fonctions, et, rentrant avec calme dans la vie privée, ils donnaient un éclatant démenti à l'accusation sous laquelle ils avaient succombé.

Quels étaient les habiles ? Auxquels appartiendrait l'avenir ?

Il y a d'étranges aberrations, des aveuglements insensés, d'inconcevables fatalités.

XIV.

Un grand ministre, regretté de sa nation et du monde, vient d'achever une carrière dont les derniers actes ont certes été les plus importants et les plus glorieux.

A deux reprises, on le sait, lors du bill d'émancipation des catholiques et lors de l'abandon du système protecteur, Robert Peel, un tory, après avoir longtemps combattu ces grandes modifications à la constitution économique et morale de l'Angleterre, prit tout à coup une initiative éclatante. Dès qu'il eut compris la force et l'accord de la volonté populaire, et de cette nécessité qui découle des lois naturelles du progrès, il n'hésita plus, et plaçant à la tête du mouvement le parti de la résistance, il accomplit dans la paix et la conciliation ces grandes réformes qui semblaient ne pouvoir être achetées qu'au prix d'une révolution ; il sut ainsi faire,

au profit de sa propre cause, des questions les plus menaçantes, autant de gages de concorde et de prospérité.

Voilà ce que la nation attendait de l'assemblée législative.

En présence de réformes nécessaires et voulues, alors que les intérêts liés au passé s'effrayaient, le pays crut ne pouvoir donner à la conciliation un gage plus sérieux que de remettre à ces intérêts eux-mêmes l'initiative et la conduite de cette transformation inévitable.

Certes, à tant de confiance et de sagesse, c'était par de la confiance et du dévouement qu'il allait être répondu. Désormais toute haine et toute méfiance allaient être oubliées, et, dans la limite du possible, toute faiblesse allait être protégée, tout intérêt sauvegardé, toute liberté respectée, tout progrès obtenu.

— Jamais corps délibérant reçut-il un plus auguste mandat ?

— Jamais un tel mandat fut-il plus méconnu ?

— Il est inutile d'en dire davantage.

Désormais il est trop tard, le peuple a douté. Ce qui suffisait alors, aujourd'hui ne suffirait plus, et la confiance ne saurait se conserver et se reconquérir au même prix.

Je ne veux ici laisser aucune ombre sur ma pensée.

XV.

Cet espoir du peuple était une illusion.

Ce fut un beau rêve, je l'accorde, mais ce ne fut qu'un rêve.

Il avait tout simplement voulu l'impossible.

Ces grandes transformations nées d'un regard lumi-

neux jeté sur le monde supposent tout simplement le génie. Or, on trouve quelquefois un homme de génie, mais on ne trouve pas de majorité de génie.

Un peuple qui se repose sur cette folle espérance ressemble à l'enfant qui se tient sage et s'endort parce que sa bonne lui promet un collier d'étoiles.

Il ne faut pas croire, en effet, que pour modifier ainsi la conduite des partis il suffise du bon désir ou de la volonté, il faut encore comprendre l'idée qu'on doit traduire en actes; il faut une lumière, une conviction nouvelles. Or, la majorité ne comprenait pas la révolution; c'est même pour cela qu'elle en était effrayée.

Saul devient *Paul*, le persécuteur est apôtre; mais le grand nombre à la fois n'a pas sa vision de Damas.

Il fallait donc à la majorité parlementaire un initiateur, un chef incontesté.

Tel était le sens de l'élection du 10 décembre.

Un candidat était proposé par la coalition de tous les intérêts qui se croyaient menacés. Cet homme, deux fois dans sa vie, n'avait point été retenu par la crainte d'une révolution. On le disait entreprenant et même audacieux, cela ne déplait point au peuple. Il avait écrit et semblait avoir senti la nécessité d'une réforme radicale; il se rattachait à la tradition trop récemment pour se séparer de la révolution, suffisamment cependant pour ne point rompre brusquement avec le passé; car, en cela, semblables aux individus, les peuples ne consentent point à perdre la mémoire, ils craindraient ainsi de perdre leur personnalité.

Cet homme se disait héritier de la *République*, du *Consulat* et de l'*Empire*. — La France concevant un droit

nouveau, lui donnant un corps et frère du nouveau-né, l'élevant sur ses bras, le montrant aux nations et parcourant la terre.

Maintenant un nouveau droit encore était conçu, sans doute, à cet enfant: il allait donner un frère.

Et s'il n'était rien qu'un souvenir; sur le sol par l'empereur quatorze ans labouré, sur ces larges sillons où la France semait à pleines mains sa pensée, sur les sillons que le sang de ses fils avait à longs flots fécondés, les épis étaient mûrs; et les peuples moissonneurs debout s'avançaient et chantaient, liant ces gerbes immortelles! ce prix des larmes et du sang! ces fruits glorieux, cet espoir des nations! au moins, au moins! au nom du laboureur, il allait les défendre!

Non, cet homme était un homme illusion.

Il ne lui manquait qu'une chose, il lui manquait lui-même, il lui manquait l'idée.

Insoucieux d'une réalité si grande, il poursuit un chimérique espoir; il n'agit pas, il attend; il ne vit pas, il sommeille; il ne voit pas, il rêve!

C'est que, voyez-vous, sur le fond d'un lac, vous pouvez élever une montagne; par vos efforts unis l'eau peut couler à travers les rochers; mais là où elle ne fut point de tous temps, vous ne mettez pas l'idée! Soyez six millions, n'ayez qu'un espoir et qu'une volonté, unissez vos bras, unissez vos haleines en un souffle puissant, couvez dans vos seins une tête choisie, donnez-lui votre sang et la chaleur de vos poitrines, vous ne ferez point éclore le germe d'une pensée dans le front où Dieu ne l'a pas déposé.

XVI.

Ainsi, le peuple avait poursuivi dans les élections un but de conciliation et de progrès.

Nous avons qualifié une telle conduite de sagesse à cause de l'excellence et de la légitimité d'un tel but.

Cependant, il est certain que dans la forme où il était cherché, il ne pouvait ni ne devait être atteint.

Il y a plus, nous pensons que si cette espérance avait été réalisée, bien loin que les conséquences d'un tel fait eussent été utiles au progrès, elles eussent été pour lui le plus grand des dangers et l'origine des plus graves complications dans l'avenir; tandis qu'au contraire, aujourd'hui, les résultats obtenus contribueront singulièrement à simplifier toutes les questions et à nous faire sortir de la nuit intellectuelle et du chaos de principes contradictoires dans lesquels nous sommes politiquement et socialement plongés.

Certes, un tel bénéfice était tout à fait en dehors des prévisions, mais il n'en constitue pas moins à mes yeux un des phénomènes par lesquels se révèle cette sagesse instinctive des masses que j'ai déjà signalée.

Néanmoins il suffit de constater ces efforts pour montrer combien la réaction s'est trompée dans l'interprétation qu'elle a voulu donner aux résultats électoraux.

Aussi affirmons-nous que c'est surtout dans les premiers jours qui suivirent la révolution de février qu'elle a bien compris la situation.

Bien loin qu'elle doive regretter sa conduite dans ce moment, ce fut au contraire cette conduite qui fut sage,

et celle qu'elle a suivie depuis cette époque qui fut imprudente et mal avisée.

De même affirmerons-nous que les fautes de la gauche républicaine n'ont pas eu les désastreux résultats qu'elle a semblé se reprocher.

Ce n'est pas que nous entendions par là excuser en quoi que ce soit l'immensité de ces fautes; tous les partis, en ce temps, ont besoin de modestie; c'est d'ailleurs une vertu qui ne messied jamais, et nous nous reprocherions de rien dire qui pût diminuer celle de nos amis. Mais un courant universel nous emporte irrésistiblement: industrie, science, idées, tout marche et tout nous entraîne. Aussi, malgré quelques apparences, la révolution a depuis deux ans parcouru bien du chemin dans cette voie rapide, et fait d'impérissables conquêtes.

C'est ce qui nous reste à montrer.